

LE DERNIER SONGE

Il neigeait, il neigeait, il neigeait. Paris était tout blanc des pieds à la tête, les rues les toits, les fiacres comme les chiffonniers.

Je rentrai chez moi, heureux de trouver un beau feu et d'écouter chanter la bouilloire éloquentes. Je jetai dans une coupe d'argent une pincée de fleurs d'oranger saupoudrée d'un narcotique célèbre au moyen âge. Ce narcotique m'avait été donné par Berthelot. Je versai là-dessus un peu d'eau bouillante et je

bus ce breuvage qui m'endormit profondément.

A peine avais-je perdu pieds qu'on sonna à ma porte.

Que le diable emporte les visiteurs nocturnes !

Quand on eut sonné trois fois j'allai ouvrir. Je vis trois femmes toutes blanches sur le palier. Je les saluai et je les priai d'entrer.

Oui, toutes blanches, comme si la neige eût tombé sur elles. Mais ce n'était pas la neige. Toutes les trois étaient revêtues d'un linceul.

Je ne comprenais pas, j'ouvrais de grands yeux. La lumière se fit pour moi quand les trois femmes arrivèrent dans le salon.

La première me dit : — Il fait froid ici.

J'ouvris la porte de ma chambre ; elles passèrent toutes les trois pour se mettre devant le feu.

La seconde me dit : — Il y a si longtemps que j'ai froid !

La troisième murmura : — On s'habitue à tout dans la vie et dans la mort.

— Est-ce un songe ? demandai-je aux trois femmes.

— Non, ce n'est pas un songe ; déjà nous sommes venues souvent, mais tu n'as pas compris.

Non, tu n'as pas compris, mais ce n'est pas ta faute. Nous venions te voir et tu ne nous voyais pas.

C'est que tu étais tout âme aux choses de ce monde. Nous avions beau passer devant toi, tes yeux ne s'ouvraient pas sur l'autre monde.

Mais aujourd'hui, le néant des vanités t'a dessillé les yeux. Aujourd'hui que tu as mis un pied dans le tombeau, nous sommes venues toutes les trois pour te dire que la mort a ses douceurs.

Je voulais parler, j'avais perdu la voix, mais par une vision surnaturelle je reconnaissais bien les trois blanches apparitions : c'étaient les trois femmes que j'avais adorées.

— C'est toi, ô Fanny, toute rayonnante de beauté, toi, dont Henri Lehmann a fait une

peinture belle comme la Joconde. C'est toi, dont Diaz a peint l'ineffable grâce dans une douceur idéale. C'est toi, que Jouffroy a sculptée avec un ciseau d'argent.

Je m'approchai d'elle et j'appuyai mes lèvres sur son front. C'était du marbre, c'était de la neige.

La seconde femme fit un pas vers moi.

— Me reconnais-tu bien ? me dit-elle en me serrant la main.

— Oui, je te reconnais, ma belle cantatrice, toi, dont Couture a fait un chef-d'œuvre dans cette femme qui effeuille une marguerite. Tu as eu dans le cœur le Paradis et l'Enfer.

— Que m'importe, répondit-elle, puisque j'ai eu les joies du cœur.

La troisième s'était approchée.

— Ne t'ai-je donc pas assez aimé, toi qui ne m'aimais pas parce que je t'aimais trop ? Mais je t'ai pardonné quand j'ai vu une larme dans tes yeux. Cette larme a adouci toutes mes an-

goisses puisque tu as eu aussi pour moi ton heure d'amour !

J'embrassai les deux mains de la troisième femme.

— Oui, tu aimais bien, lui dis-je ; le soleil des Espagnes avait brûlé ton cœur. Aussi es-tu morte de ton amour.

A cet instant j'entendis sonner encore ; par la porte restée entr'ouverte, je vis arriver toute une légion de femmes qui à leur tour venaient me rappeler les phases passionnelles de ma vie. Mon cœur était content comme si je retrouvais tout ce que j'avais aimé. Mais une soudaine inquiétude me vint à l'esprit : pourquoi toutes ces femmes ? J'aurais mieux aimé que la première me vint toute seule.

C'est alors que Fanny, la plus adorée, vint s'appuyer sur mon cœur.

— Ne te tourmente pas, me dit-elle ; de toutes ces femmes aucune ne va rester avec toi. Tu continueras à les aimer de loin et quand

tu les retrouveras au pays des étoiles, tu verras que le doux crucifié de Jérusalem a eu raison de dire : « Dans le royaume du ciel toutes les amours renaissent. » Et, miracle divin, elles sont dépouillées des jalousies. C'est là seulement qu'on connaît les délices de l'amour. Adieu !

Et, comme par un coup de théâtre, toutes les apparitions s'évanouirent dans le noir.

— Voilà qui est étrange, murmurai-je ; je ne rêve pourtant pas.

Très ému par la visite des trois femmes blanches, je tisonnai le feu, croyant voir leurs silhouettes dans les braises, quand une seconde fois j'entendis sonner.

— Tant pis, dis-je, je n'ouvrirai pas, car une nouvelle visite chasserait de mon esprit le souvenir de mes belles disparues.

Mais on sonna une troisième fois, puis une quatrième fois. « Ouvrirai-je pour dire à l'indiscret ou à l'indiscreète qui venait si tard : « Allez vous promener, car je vais me coucher? »

Mais dès que j'eus ouvert la porte, ce fut une avalanche de femmes vêtues selon les modes de 1830, de 1850, de 1860, de 1875, en un mot vêtues selon toutes les modes de trois quarts de siècle.

Ce n'était plus la pâleur de marbre des femmes blanches ; c'étaient des figures enjouées et rieuses, babillant à toute volée.

— Ah ! vous voilà ! ah ! te voilà ! il y a trop longtemps que je ne t'ai vu. Tu nous as bien oubliées ?

— C'est vous qui m'avez oublié. Mais, dites-moi pourquoi vous me venez ainsi toutes par le même train.

— Le train express, mon cher, car plus d'une d'entre nous n'a pas longtemps à rester ici.

Celle qui parlait ainsi fut mon premier amour, véritable amour romanesque. Elle était née le même jour que moi. En sa vingtième année, elle m'avait dit en pleurant :

— Ma mère m'a mis sur le sein un petit

crucifix d'argent en me faisant jurer de ne plus penser à toi, parce que je vais épouser mon cousin Camille.

Et comme je voulais l'embrasser, elle mif le crucifix sur mes lèvres.

Je n'étais pas un époux à dix-huit ans ; je fis le signe de la croix sur ce dénouement.

— Ah ! me dit-elle en me revoyant, Dieu ne m'a pas aimée, car j'ai été bien malheureuse sans toi.

Elle avait encore des larmes dans ses yeux ; mes lèvres prirent doucement ses larmes.

Après celle-ci, ce fut Ninon, que je rencontrai un matin sous un arbre des Tuileries qui portait le numéro 333.

Elle me rappela notre conversation d'antan :

« Que faites-vous là, ô belle évaporée ? Votre amoureux, c'est moi, car vous êtes bien jolie !

— Vous trouvez ? Mais lui n'est pas de cette opinion-là, puisqu'il ne vient pas.

— Eh bien ! prenez mon bras et allons déjeuner au café d'Orsay ; c'est tout à côté. »

Elle ne fit pas de façon. Nous déjeunâmes bien gaiement en compagnie de Chenavard, de Musset, d'Hetzel et de Gérard.

Ninon avait un esprit naturel et parlait mieux que nous.

Je fus ensorcelé dès ce jour-là, et cette furie dura toute une année. Comme elle ne savait pas son chemin dans la vie et qu'elle ne voulait pas rentrer chez sa mère, elle vint vivre chez moi en toute camaraderie de notre célèbre Bohème. Elle fut l'amie de la Cydalise. Ce fut elle, seule de femme, qui l'accompagna au cimetière Mont-Parnasse quand la pauvre fille en fut à sa dernière station.

Tous mes amis ont fait des vers à Ninon. On pourrait fagoter un bouquet de tous les sonnets et de toutes les stances qui saluèrent alors cette jolie fille. Il y a même à son propos un sonnet de Théophile Gautier.

Les plus belles choses n'ont qu'un temps.

En me revoyant, Ninon m'affirma, foi de Ninon, que nous aurions mieux fait de vivre une seconde année dans notre amour. Je lui répondis qu'il ne fallait jamais manger les miettes de la table.

Elle se mit à rire et laissa passer devant elle une comédienne célèbre qui ne joue même plus la comédie. Je l'avais bien aimée ; je fus attristé de la voir si vieille ; elle n'avait plus bon pied, bon œil comme en ses beaux jours.

— Ah ! belle servante de Molière, lui dis-je, les beaux temps sont passés.

— Oui, nous sommes loin des jours où la fièvre amoureuse nous emportait à toutes les folies.

Elle me rappela en quelques mots la saison des fêtes du cœur. Elle essaya un sourire et m'embrassa d'une lèvre trop refroidie.

Survint alors celle qui un jour, il y a de cela plus d'un quart de siècle, m'apporta un tableau qui était un faux Greuze. Je lui dis :

« Mademoiselle, c'est vous qui êtes un vrai

Greuze ; vous en avez toute la malice voilée par l'innocence.

— Eh bien, monsieur, puisque je suis un vrai Greuze, prenez-moi. »

C'était une fille de bonne noblesse, dont la famille cachait sa misère.

Dès le lendemain, je mis une plume dans les mains d'Émilia.

Toute bien née qu'elle était, elle violait cruellement l'orthographe, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit et de bien juger ce que je lui dictais, me disant bravement : Ceci est bien ; ceci est mal.

Cette femme, qui ne savait rien, savait tout. Elle n'avait rien appris. A peine était-elle sortie du couvent qu'il lui fallut broder pour vivre.

Tout fut romanesque dans sa vie. Nous nous brouillâmes parce qu'elle voulait jouer du revolver contre une comédienne à qui je faisais répéter ses rôles. Quelques années après, elle épousa un poète, noble esprit qui courut tous

les casse-cou et qui mourut à la peine. Elle se remaria avec un peintre de haute lignée. Il ne faut jamais désespérer de la fortune; elle a un hôtel et un château. Le peintre vend très haut ses tableaux, sans compter qu'il a bien cent mille livres de rente.

On a dit que je portais bonheur aux femmes. C'est peut-être moi qui avais fait courir ce bruit-là pour que les femmes romanesques vinsent à moi.

Romanesque et charmante aussi fut celle qui avait pris autrefois la place d'Émilia. Elle se planta devant elle avec quelque dédain, car elle avait eu jadis maille à partir avec elle.

— Comment, me dit-elle, tu en tiens toujours pour ton faux Greuze! Moi, je ne joue pas aux innocentes de Greuze, parce que je vais droit mon chemin.

Et reprenant son sourire habituel, elle me dit doucement :

— Avons-nous assez brûlé de siècles ensemble!

Elle alluma une cigarette russe.

— Tu vois que j'ai toujours du feu.

Une très jolie fille se jeta alors entre nous. Elle était couverte de diamants et de perles.

— Tu ne me reconnais plus, toi qui m'as donné mes premières boucles d'oreilles, à moi qui n'avais pas de quoi acheter une robe?

Nous nous sommes aimés à la vapeur, entre toutes les jalousies. Pour moi, je ne suis pas assez bête pour être jalouse; c'est bon pour les cuisinières.

— Tais-toi, lui dit une autre jolie fille, une Romaine emparisinée qui avait des yeux et des dents à éblouir les aveugles, je suis jalouse, comme la jalousie.

Et se tournant vers moi.

— T'en souviens-tu? me dit-elle avec une passion renaissante, j'ai failli plus d'une fois jouer du revolver avec toi.

— Ah! notre amour était violent; aussi, quoique ce fût bien la vraie passion, ça a duré trois mois!

Une femme très élégante s'était assise devant la cheminée. Elle souriait avec mélancolie.

— Et vous, madame ?

— Moi, je suis une rêveuse et je n'aime que les sentimentalistes. Si je me remariais, j'épouserais M. Platon lui-même, tant je suis dans le platonisme.

— Vous avez bien raison, il n'y a que les amours platoniques qui durent.

D'autres figures passèrent sans s'arrêter ; c'étaient des passions d'une heure, mais je les reconnaissais, celle-ci sous son péplum, celle-là sous sa robe à queue, figures de théâtre et figures de fête mondaine.

Tout d'un coup, je les vis toutes s'éloigner vers la porte. Une seule demeura.

— Moi, dit-elle, je ne m'en vais pas. En bonne comédienne, j'attends la chute du rideau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. La vertu au théâtre	1
II. Aventure galante arrivée à M. Scribe	23
III. La femme et la maîtresse	39
IV. Gounod au Théâtre-Français	59
V. Le dernier déjeuner de Rachel	69
VI. Ceux qui ne doutent de rien	87
VII. Henri Murger battu et content	103
VIII. Les comédiennes. — Le Roi-Soleil	117
IX. Gens de théâtre. — Grandeur et décadence d'un directeur à la mode	127
X. Théodore Barrière, Lambert Thiboust et l'escadron volant des honnestes dames	139
XI. Un voyage à Ems en 1863	169
XII. Ziem à Venise	183